

Les études de français dans l'enseignement supérieur de Hongrie

Les études de français dans l'enseignement supérieur de Hongrie ont commencé, paraît-il, il y a plus de deux cents ans à l'Université de Nagyszombat, prédécesseur de celle de Budapest. Nous savons peu de choses sur ce qu'ont été ces études à l'époque et au siècle passé, mais il est certain qu'à la fin du 19^e siècle un lecteur français enseignait déjà à l'Université de Budapest. Nous sommes beaucoup mieux renseignés sur le 20^e siècle et surtout sur l'époque d'après la première guerre : à la suite des douloureuses mutilations qu'elle avait subies, la Hongrie devait abriter sur le territoire qui lui restait les Facultés des lettres de Kolozsvár (devenu Cluj) et de Pozsony (devenu Bratislava).

La première fut installée à Szeged, la seconde à Pécs. Chacune d'elles avait une chaire de français. Comme ailleurs en Europe, les chaires de français aussi (on les appelait *chaires*, à l'époque, et non *départements*) étaient dotées d'un seul professeur, souvent de stature internationale. En France, par exemple, pour la linguistique il n'y avait pratiquement que Meillet. Comme le dit J. Cl. Chevalier : « Jusqu'à sa mort en 1936, Meillet régnait sur l'université française pour toute la partie linguistique... Une fois que Meillet avait parlé, on s'écrasait. » (La création de revues dans les années 60, in *Langue Française*, septembre 1984, p. 62). Eh bien, en Hongrie, il y avait Sándor Eckhardt à Budapest et János Hankiss à Debrecen, tous deux savants de très grande culture, bien connus également à l'étranger, qui ont dirigé leur chaire et enseigné jusqu'après la deuxième guerre. À Szeged, les débuts furent plus difficiles, mais à partir de 1925 jusqu'en 1940, la chaire de français fut dirigée par un troisième grand professeur, Béla Zolnai, excellent stylisticien, disciple de Bally, qui eut entre autres pour élèves les célèbres poètes József Attila et Radnóti Miklós. (Je noterai ici, à titre de curiosité, que, de 1922 à 1924, c'est Henrik Schmidt, directeur de l'Institut de philologie germanique, qui fut chargé de diriger également la chaire de français. C'était le grand-

père de Miklós Pálffy). À Pécs, la chaire de français fut dirigée de 1923 à 1940 par Géza Birkás, auteur d'un dictionnaire bilingue. Après la guerre elle fut supprimée.

De 1950 à 1957, l'enseignement des langues ouest-européennes fut suspendu dans les Universités de province pour des raisons politiques. La seule chaire de français du pays, celle de Budapest, n'admettait qu'un nombre très limité d'étudiants. Les postes de lecteurs français furent supprimés. Cependant, de façon assez étonnante, l'effectif des enseignants avait augmenté, ainsi que le nombre des cours obligatoires : alors qu'avant 1950, il y avait très peu de séminaires et aucun cours de langue, à partir de cette date les uns et les autres figurèrent régulièrement au programme des cours.

Quels cours comportait donc ce programme jusqu'en 1950 ? À la chaire de français de Budapest où, tout comme à Debrecen et à Szeged, le seul professeur titulaire était le directeur de la chaire, aidé tout au plus d'un ou deux assistants, tous les cours de littérature et éventuellement ceux de linguistique étaient faits par ce professeur. Ainsi, à la chaire de français de Budapest, le professeur Eckhardt donnait un cours de littérature de 3 heures, un séminaire d'une ou de 2 heures et un cours d'une heure sur la grammaire descriptive du français. Les cours de littérature s'adressaient aux étudiants des quatre années, ceux de grammaire à ceux des deux premières années. En 3^e et en 4^e, la grammaire historique et la grammaire comparée des langues néo-latines étaient enseignées par des linguistes chargés de cours, tels que Lajos Tamás et László Gáldi, d'ailleurs excellents spécialistes.

De 1947 à 1950, comme dans l'entre-deux-guerres – pensons à A. Sauvageot – il y eut aussi des lecteurs français qui faisaient des cours de littérature, tels que Paul Bouteiller, Louis Bargès et Guy Turbet-Delof. Cependant, à la fin de cette période, la chaire comportait deux enseignants de plus, János Győry et Albert Gyergyai. En 1951 et 1952 apparurent aussi les jeunes assistants, tandis que les lecteurs français étaient exclus pour ne revenir, par la suite de plus en plus nombreux, qu'à partir des années soixante.

En ce qui concerne le nombre des étudiants, assez élevé jusqu'en 1950, il déclina progressivement. Il n'y avait pas plus de 20 étudiants par année. Je me souviens qu'en 1956 la deuxième année en comptait douze, dont huit quittèrent le pays après l'écrasement de la révolution d'octobre.

À partir des années 1960 - 1970 s'amorce une lente évolution dans les trois chaires, ou disons à présent les trois départements d'études françaises. Le nombre des étudiants augmente un peu, mais à Budapest même il n'a guère dépassé les 60 par année. Les enseignants sont eux aussi plus nombreux et leurs cours diversifiés : l'histoire littéraire est découpée en périodes ou en siècles, la linguistique en phonétique, morphosyntaxe, histoire de la langue, stylistique, lexicologie, etc. Les cours « spéciaux », visant l'initiation des étudiants à la recherche, figurent également au programme.

Les lecteurs français sont enfin présents, mais un département n'en a guère plus d'un à la fois. Les échanges avec la France deviennent réguliers, enseignants et étudiants ont la possibilité (possibilité limitée) de faire un stage plus ou moins long dans les établissements français du supérieur. De plus, des départements de français se créent peu à peu dans les écoles pédagogiques supérieures, dont le nombre augmente progressivement. Ces dernières années notamment, ces départements deviennent de plus en plus importants et surgissent dans des villes où il n'y en avait jamais eu plus tôt, donc, en dehors des villes universitaires traditionnelles, à Nyíregyháza, Eger, Szombathely, Székesfehérvár.

Enfin, il faut également signaler l'apparition du français ou plutôt son renforcement à l'Université technique de Budapest, à l'Université d'Économie et à l'École supérieure de commerce, établissements où l'on enseigne en premier lieu les langues de spécialités. Le français était d'ailleurs présent dans toutes les facultés universitaires, les langues étrangères y étant enseignées par les départements nommés « lektorátus ».

Pour ce qui est de l'importance accordée respectivement à la littérature et à la linguistique au cours de cette période, le processus qui s'est déroulé en Hongrie a suivi de très près les changements qui avaient eu lieu dans les universités de France et ailleurs. Ainsi en 1959 (J. Cl. Chevalier, *op. cit.*, p.57.) la Sorbonne était « dotée d'un unique professeur de linguistique, sans assistant. Dix ans plus tard l'université de Paris est éclatée en une douzaine d'universités autonomes, et la linguistique est représentée dans la moitié d'entre elles par un département comprenant au moins une dizaine d'enseignants ». – En Hongrie aussi, la littérature – dont vous entretiendra tout de suite M. Gorilovics – occupait naturellement une place beaucoup plus importante que la linguistique dans l'enseignement supérieur. Cependant, à partir des années 60, la

linguistique synchronique du français a connu en Hongrie une évolution identique à celle de la linguistique dans le monde et particulièrement en France. Alors que dans la première moitié du siècle et jusque vers 1960, les départements de français du pays enseignaient essentiellement la philologie du français, c'est-à-dire en premier lieu l'histoire de la langue basée sur la lecture de textes, la linguistique comparée des langues romanes, et très peu de français moderne, après cette date et grâce à l'entrée en scène du structuralisme, l'étude de la synchronie se développe rapidement.

Si la grammaire était considérée à l'époque comme une discipline relevant surtout de l'enseignement et non de la recherche, il faut cependant remarquer que la grammaire de Sándor Eckhardt destinée aux étudiants de français et publiée en hongrois en 1929, était étonnamment moderne ; s'inspirant de Saussure, elle se basait sur une conception résolument synchronique de la description du français et, bien avant les grammaires structuralistes, elle étudiait les formes du français parlé. Dans un autre domaine de la linguistique, ce même auteur publia deux magistraux dictionnaires hongrois-français et français-hongrois qui, bien qu'un peu vieilliss, sont toujours utilisés par les spécialistes de français, en attendant la parution des nouveaux dictionnaires. On ne saurait omettre de mentionner dans ce domaine ceux d'Aurélien Sauvageot, également remarquables.

Les progrès de la linguistique française ont été favorisés aussi par l'activité de linguistes tels que József Herman qui dirigea le département de français de l'Université de Debrecen à partir de 1957, par les efforts que j'ai moi-même déployés dans ce sens à l'Université de Budapest, puis par les travaux des jeunes linguistes Miklós Pálffy à Szeged et Sándor Kiss à Debrecen. Je ne mentionnerai pas ici les noms de ceux qui sont encore plus jeunes, puisque leur activité sera présentée par Kiss Sándor, qui vous parlera sans doute aussi des recherches que les trois départements de français ont effectuées en linguistique contrastive à partir des années 70, en collaboration avec le CIEH, c'est-à-dire l'équipe de Jean Perrot, et avec les francisants de l'Institut de linguistique de notre Académie. Remarquons que, dans ce domaine, après les tâtonnements du début, s'étaient dégagées une conception et une méthode fort différentes de celles que proposaient les linguistes américains, et qui n'avaient pas donné de résultats satisfaisants. Il s'agissait en fait de ne pas établir une mise en parallèle rigoureuse des deux langues, mais plutôt d'examiner la variante hongroise,

pour mieux éclairer tel ou tel problème de la description du français. Cette recherche commune a abouti à un grand nombre de publications. Il est regrettable qu'elle n'ait pas de continuation.

Actuellement, l'impact de la linguistique est tel que, des cinq départements de français universitaires du pays (celui de Pécs fonctionne de nouveau depuis 1985 et le dernier-né est celui de l'Université Pázmány) trois sont dirigés par des linguistes. Je m'empresse d'ajouter que ceci est naturellement dû au hasard, car le choix du directeur de département n'a désormais rien à voir avec sa spécialité. Mais il n'en est pas moins vrai que, dans les départements de français des écoles pédagogiques supérieures, la linguistique est en honneur, probablement à cause de sa portée pratique. La plupart des jeunes linguistes qui préparent leur (nouveau) doctorat enseignent le français dans ces établissements.

Il reste un mot à dire sur l'enseignement de la civilisation française et de la francophonie d'Europe et d'Outre-mer. La première, assez récente en Hongrie, figure désormais au programme de tous les départements de français. Le domaine de la francophonie est surtout réservé à l'Université de Pécs, car Árpád Vígh, qui en a dirigé le département de français de 1985 à 1990, a eu l'heureuse idée d'entrer en contact avec les universités de Belgique, de Suisse et du Canada, représentantes de la francité traditionnelle, contiguë ou non-contiguë. M^{me} Éva Martonyi a su maintenir et renforcer ces liens.

Cette présentation d'un fragment d'histoire sociale étroitement lié aux vicissitudes de l'histoire du pays, ne pouvait prétendre à l'intégrité. Mon but était de jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'activité de nos prédécesseurs, sur les difficultés auxquelles ils ont dû faire face, afin de nous réjouir de l'ampleur et du prestige actuels des études de français dans l'enseignement supérieur. Pour finir, on ne saurait omettre de rappeler le soutien efficace et amical dont nous avons toujours joui et jouissons de plus en plus de la part des dirigeants du Service Culturel de l'Ambassade de France ainsi que des ambassadeurs eux-mêmes.

JOLAN KELEMEN

Budapest